

Comme Ali

Fatima Ouassak

# Comme Ali

Nouvelles Lunes



AU DIABLE VAUVERT

Collection Nouvelles Lunes dirigée par Élise Thiébaud

*Le Sexocide des sorcières*, de Françoise d'Eaubonne,  
préface de Taous Merakchi

2060, Lauren Bastide

*La Femme aux mains qui parlent*, Louise Mey

*Le Faux Souvenir*, Sabrina Kassa

ISBN : 979-10-307-0680-2

© Éditions Au diable vauvert, 2025

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

[www.audiable.com](http://www.audiable.com)

[contact@audiable.com](mailto:contact@audiable.com)

J'ai dix ans. Je sais que c'est pas vrai mais j'ai dix ans. Laissez-moi rêver que j'ai dix ans, puisque je les aurai bientôt.

En vérité je n'ai pas dix ans. J'ai neuf ans. Neuf ans et neuf mois, précisément. C'est beaucoup neuf mois pour les enfants. Pour les enfants, pas pour moi. Moi il suffit de me regarder : je ne suis pas un enfant. Qu'on ferme les yeux et qu'on s'imagine un enfant, un enfant  $\lambda$ , ce n'est pas moi qu'on verra. Moi-même si je dois fermer les yeux et imaginer un enfant, ce n'est pas moi que je verrais. Non, moi je suis Arabe. Et les Arabes ne sont jamais des enfants. Les Arabes, ce sont des Arabes.

Ça sonne. Je vais être en retard pour l'école. Je n'y vais jamais de gaieté de cœur. C'est même une sacrée galère d'y aller. Je me sens coincé comme un rat mort. Coincé pourquoi, comment et par qui, je ne saurais pas l'expliquer. Ça ne veut pas dire que je me trompe. C'est juste que pour le prouver, je n'ai ni les chiffres ni les tableaux, je ne suis qu'un enfant. Mais je ne suis pas idiot!

La semaine dernière, l'école a organisé deux courses de charité. Pour sauver les enfants d'Afrique et fêter la fin de l'année scolaire, disait le mot dans le carnet. La première course avait lieu à la piscine. Nous devions nager quatre fois vingt-cinq mètres. La maîtresse a dit, sans crier mais devant tout le monde, que ce n'était pas normal de

ne pas savoir nager à dix ans. Je n'en ai que neuf, mais je n'ai rien dit. C'était ma première humiliation de la journée, et la journée venait à peine de commencer.

La deuxième course a eu lieu dans la foulée, au stade à côté de la piscine. Cette fois, l'épreuve consistait à courir le plus vite possible sur une distance de cent mètres. J'ai gagné la course, loin devant les autres. Mais la maîtresse m'a attrapé le bras dans les toilettes parce que je voulais boire de l'eau au robinet. Selon elle, je n'avais pas à boire après la course, il aurait fallu que je boive avant. Je lui ai demandé dans quel règlement se trouvait consignée cette règle étrange, et surtout ce que ça pouvait bien lui faire que je boive après, avant ou pendant. Elle m'a tellement hurlé dessus que même les filles sont venues voir ce qui se passait dans les toilettes des garçons, malgré l'odeur. J'en étais à ma deuxième humiliation de la journée, et la journée n'était pas finie.

Premier ou dernier, le résultat a été le même. Ça se voyait que la maîtresse me criait dessus pour se défouler. Elle est en dépression, j'en suis sûr. Peut-être qu'elle déteste l'Islam. Peut-être qu'elle a voulu se marier avec un

musulman, il lui a dit non et elle a pris la haine. Ou peut-être juste qu'elle s'ennuie dans sa vie, qu'est-ce que j'en sais moi ? Je ne suis pas son médicament, encore moins son docteur.

J'avais envie de lui dire : « Maîtresse, quand vous m'insultez devant tout le monde, vous pensez m'humilier, mais c'est votre indignité que vous affichez ma vieille ! » Mais je n'ai rien dit, pour ne pas jeter d'huile sur le feu. D'autant que tout le monde la regardait déjà comme la folle qu'elle est. Les autres maîtresses étaient gênées de voir leurs élèves assister à ce sinistre spectacle. J'avais tellement honte d'être l'élève de cette dingue.

Au moment de la distribution des médailles – on a tous reçu la même, ça valait bien la peine de se flinguer les mollets – la maîtresse a dit que nous représentions l'avenir du pays. « Quelle hypocrite de première ! » on s'est dit avec les copains. Pour sûr que la maîtresse nous traiterait différemment si on était son avenir. Ce n'est pas logique sinon. Qui serait assez stupide pour dégoûter son avenir ? Le dégoûter de tout ?

Ça me rappelle cette dinguerie devant l'école, quelques semaines après la rentrée des

classes. Une maman était venue inscrire son fils, et elle demandait à la directrice comment faire. La directrice a répondu : « Madame, cet établissement n'est pas adapté à votre fils, il y serait malheureux. Trouvez-lui une autre école, avec moins de violence. » Je jure qu'elle l'a dit comme ça ! Même la maman n'en revenait pas. Elle a bégayé que ce serait bête d'inscrire son fils ailleurs, vu qu'ils venaient d'emménager juste derrière. La directrice lui en a remis une couche : « Écoutez madame, si vous préférez sacrifier l'avenir de votre fils parce que vous trouvez ça plus commode, c'est vous que ça regarde. » Et elle l'a achevée en tournant les talons : « Les inscriptions pour les retardataires se font le lundi entre 8 h et 8 h 30. »

Que la directrice conseille à son avenir venu se présenter à elle, bien blond, bien comme il faut, d'aller se préparer à son destin ailleurs, grand bien lui fasse. Mais qu'est-ce que cette crasseuse avait besoin de nous rabaisser au passage ? Désolé, elle dégoûte. Elle dégoûterait la joie de vivre en personne.

Mes parents sont en panique quand je le dis. Ça part en *chut* dès que je raconte l'école. Comme si le simple fait de critiquer allait



me pousser au découragement. Comme si je ne pouvais réussir qu'en restant ignorant des choses. Mais je ne peux pas ignorer ce qui est. Le dégoût, je ne le décide pas. Il est là. Il a été mis là.

Parfois j'essaie de rassurer ma mère. Je lui dis avoir conscience que l'école est obligatoire pour les enfants, que *de toute façon*, je n'ai pas le choix. Et que *malgré tout*, je suis heureux d'y retrouver mes copains. Mais c'est pire, et elle se met à pleurer.

Ce qui me démoralise au moins autant que l'école, c'est le chemin pour y aller. Tout est bouché ici. Même le ciel est rabougri. On dirait qu'une cloche en verre sale a été posée sur le quartier. Impossible de voir le soleil se lever, ou se coucher. *Soleil couchant* se dit *Maghreb*, mais les *Soleil-couchantins* en sont privés. On nous colle un sous-soleil étouffant, visible seulement entre 11 h et 15 h. Car avant 11 h il y a des murs, et après 15 h, il y en a d'autres. Des murs très hauts qui nous suivent à la trace pour nous maintenir la tête sous terre et nous rendre fous.

Avec les copains du quartier, on passe notre temps à les détourner pour en faire notre terrain de jeu préféré: salto avant, saut de

chat, passe-muraille, tic-tac, salto arrière. Le quartier n'a plus de secrets, nous connaissons toutes ses failles et rien ne nous est inaccessible.

Les murs voulaient nous rendre fous, mais c'est nous qui les rendons fous.

Reste que sur le chemin de l'école, quand je dois marcher droit, les murs reprennent le dessus. Ils m'écrasent jusqu'à me faire baisser la tête – c'est mécanique. On sait que je vais à l'école, et pas ailleurs, à ma manière de marcher en regardant par terre.

J'ai trouvé quantité de choses dans la rue, comme cette grosse boucle d'oreille en diamant que j'ai emballée dans un petit mot pour l'offrir à ma mère. Elle l'a rangée avec mes autres trouvailles : un porte-clés hérisson en zèbre rouge et noir, une croix en or avec Jésus Christ bien accroché dessus, un stylo panthère cassé au bout mais qui fonctionne encore. Quand j'ai compris que ma mère les mettait dans une grosse boîte en plastique et pas dans son petit coffre à bijoux, j'ai d'abord arrêté de lui offrir ce que je ramassais. Et puis j'ai arrêté de ramasser tout court, ça n'avait plus de sens.

Y a-t-il de la terre sous le bitume ? Sûrement que oui. Faudrait creuser très profond mais